

Caboulistan. Ranghildas, gouverneur de la seule province qui n'eût pas secoué le joug, l'accueillit, et lui donna une armée qui le remit en possession de la partie de l'Inde que son aïeul avait subjuguée.

Ses descendans avaient fait quelques progrès à l'arrivée des Portugais ; mais le midi de la péninsule était partagé entre les rois de Cambaie, de Delhy, de Bisnagan, de Narzingue et de Calicut, qui tous comptaient plusieurs souverains plus ou moins puissans parmi leurs tributaires. Le dernier de ces monarques, plus connu sous le nom de zamorin, qui répond à celui d'empereur, que par celui de sa ville capitale, avait les états les plus maritimes, et étendait sa domination sur tout le Malabar.

C'est une ancienne tradition, que, lorsque les Arabes commencèrent à s'établir aux Indes dans le huitième siècle, le souverain du Malabar prit un goût si vif pour leur religion, que, peu content de l'embrasser, il résolut d'aller finir ses jours à la Mecque. Calicut, où il s'embarqua, parut un lieu si cher aux musulmans, qu'insensiblement ils contractèrent l'habitude d'y conduire leurs vaisseaux. Ce port, tout incommode, tout dangereux qu'il était, devint, par la seule force de cette superstition, le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les pierres précieuses, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or, l'argent, les étoffes de soie et de coton, l'indigo, le sucre, les épices,

les bois précieux, les aromates, les beaux vernis, tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie y était apporté des diverses contrées de l'Orient. Une partie de ces richesses y arrivait par mer ; mais, comme la navigation n'était pas aussi sûre, aussi animée qu'elle l'a été depuis, il en venait aussi beaucoup par terre sur des bœufs ou sur des chameaux.

Gama, instruit de ces particularités à Mélinde, où il avait touché, y prit un pilote habile, et se fit conduire dans le port où le commerce était le plus florissant. Il y trouva heureusement un Maure de Tunis qui entendait la langue des Portugais, et qui, frappé des grandes choses qu'il avait vu faire à cette nation sur les côtes de Barbarie, avait pris pour elle une inclination plus forte que ses préjugés. Ce penchant décida Mouzaide à servir de tout son pouvoir les étrangers qui s'abandonnaient à lui sans réserve. Il procura une audience du zamorin à Gama, qui proposa une alliance, un traité de commerce avec son maître. On allait conclure, lorsque les musulmans réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutaient le courage, l'activité et les lumières. Ce qu'ils dirent de son ambition, de son inquiétude, fit une telle impression sur l'esprit du prince, qu'il prit la résolution de faire périr les navigateurs qu'il venait d'accueillir si favorablement.

Gama, averti de ce changement par son fidèle guide, renvoya son frère sur ses vaisseaux. *Quand*

ix.
Conduite des
Portugais au
Malabar.

lâchement tous les postes extérieurs, quoiqu'ils eussent neuf mille hommes, une artillerie redoutable, d'immenses munitions pour les défendre. Il n'y eut proprement d'action que dans les rues de la ville même; mais elle fut sanglante. Des milliers de citoyens y périrent. Les assaillans furent moins malheureux: ils n'eurent que quarante ou cinquante morts, et trois ou quatre cents de leurs plus braves guerriers plus ou moins dangereusement blessés; encore ce peu de sang ne fut-il pas versé inutilement. L'acquisition de Goa en fut la récompense.

Il s'agissait de rendre cette conquête aussi utile qu'elle pouvait l'être. Albuquerque imagina qu'il réussirait en y fixant ceux des Portugais qui avaient le moins d'espoir d'avancement dans les emplois civils ou dans l'armée. Le don qu'on leur fit des propriétés des Indiens morts dans les combats sans postérité, des Arabes suspects qu'on avait jugé devoir bannir, en décida un grand nombre. Ils épousèrent les plus belles, les plus riches, les plus nobles femmes du pays, et eurent une existence agréable. Plusieurs parvinrent même à une grande fortune. Ce furent ceux qui ne dédaignèrent pas d'imiter l'activité, l'économie, la prudence des ouvriers, des marchands accourus de toutes parts dans un lieu qui réunissait toutes les commodités possibles pour un commerce avantageux, et une modération dans les douanes qui ne s'était jamais vue dans aucun port de l'Inde.

Ces arrangemens, soutenus d'une grande force militaire, firent juger à la plupart des nations asiatiques que Goa allait devenir le centre d'une puissance à laquelle il serait difficile ou même impossible de résister. Cette persuasion rendit les petits princes, déjà soumis, plus exacts à remplir leurs obligations qu'ils ne l'avaient été. D'autres, plus considérables, demandèrent sans délai des fers. Les rois d'Ormuz et d'Abyssinie sollicitèrent l'alliance du Portugal au prix que lui-même y voudrait mettre. Celui de Cambaie l'acheta par le sacrifice de Diu, la plus importante de ses forteresses. Le zamorin lui-même, désespéré d'être réduit à laisser pourrir ses flottes dans les ports, désespéré de voir ses nombreuses et brillantes armées constamment dissipées par le féroce et infatigable Pachéco, se détermina à reconnaître la suprématie de Lisbonne, à souffrir qu'on bâtît une forteresse dans sa ville capitale, à expulser de ses possessions les Arabes qui les avaient rendues si florissantes, à livrer ses richesses territoriales au monopole le plus oppresseur.

Pendant que ces grandes scènes se passaient dans l'Indostan, le roi don Emanuel, averti qu'à l'est de l'Asie se trouvait un marché fort supérieur à tous ceux que ses amiraux avaient jusqu'alors soumis à sa domination, fit partir, en 1508, d'Europe, Diégo Lopès de Séqueira, avec quatre vaisseaux, pour vérifier si ce qu'on publiait de ce fameux entrepôt était ou n'était pas exagéré. Sa

mission était de se présenter devant Malacca comme simple négociant, et il ne s'écarta pas des ordres qu'il avait reçus.

Le pays dont cette ville était la capitale est une langue de terre fort étroite, qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du nord, où il confine à l'état de Siam, ou plutôt au royaume de Johor, qui en a été démembré.

Tout le reste est baigné par la mer, qui le sépare de l'île de Sumatra par un canal connu sous le nom de détroit de Malacca.

La nature avait pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux, sain, et rafraîchi par les vents et les eaux sous le ciel de la zone torride; une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourraient suffire à l'homme sauvage, ouverte à la culture de toutes les productions nécessaires à la société; des bois d'une verdure éternelle; des fleurs qui naissent à côté des fleurs mourantes; un air parfumé des odeurs vives et suaves qui, s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie; la nature avait tout fait pour les Malais, mais la société avait tout fait contre eux.

Le gouvernement le plus dur avait formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les lois féodales, nées parmi les rochers et les chênes du nord, avaient poussé des racines jusque sous l'équateur, au milieu des

forêts et des campagnes chéries du ciel, où tout invitait à jouir en paix d'une vie qui semblait ne devoir s'abrèger et se perdre que dans l'usage et l'excès des plaisirs. C'est là qu'un peuple esclave obéissait à un despote, que représentaient vingt tyrans. Le despotisme d'un sultan semblait s'être appesanti sur la multitude en se subdivisant entre les mains des grands vassaux.

Cet état de guerre et d'oppression avait mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre et du ciel, versés à Malacca, n'y avaient fait que des ingrats et des malheureux. Des maîtres vendaient leur service, c'est-à-dire celui de leurs esclaves, à qui pouvait l'acheter. Ils arrachaient leurs serfs à l'agriculture. Une vie errante et périlleuse sur mer et sur terre leur convenait mieux que le travail. Ce peuple avait conquis un archipel immense, célèbre dans tout l'Orient sous le nom des îles malaises. Il avait porté dans ses nombreuses colonies ses lois, ses mœurs, ses usages, et, ce qu'il y avait de singulier, la langue la plus douce de l'Asie.

Cependant Malacca était devenue par sa situation le plus considérable marché de l'Inde. Son port était toujours rempli de vaisseaux; les uns y arrivaient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes orientales moins éloignées; les autres s'y rendaient du Bengale, de Coromandel, du Malabar, de Perse, d'Arabie et d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitaient entre

eux et avec les habitans dans la plus grande sécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage avait enfin cédé à un intérêt plus sûr que les succès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

La modestie qu'affectèrent les Portugais à leur arrivée et durant leur séjour dans la rade et dans la cité ne donna pas d'eux l'opinion qu'ils avaient cherché à inspirer. Leurs usurpations dans l'Inde avaient rendu leur pavillon si suspect, et les Arabes communiquèrent si rapidement leur animosité contre ces redoutables concurrens, qu'on s'occupait du soin de les détruire. Des pièges leur furent tendus, et ils y tombèrent malgré les avertissemens réitérés qui leur furent donnés par quelques hommes modérés qui n'approuvaient pas les perfidies méditées contre des étrangers dont la conduite avait été jusqu'alors sans reproche. Plusieurs d'entre eux furent massacrés, d'autres mis aux fers. L'escadre, délabrée, alla se radouber au Malabar, et regagna Lisbonne, la moitié moins forte qu'elle n'en était partie.

Albuquerque n'avait pas attendu ces violences pour tourner ses regards avides vers Malacca. Elles dûrent cependant lui être agréables, parce qu'elles donnaient aux hostilités qu'il méditait un air de justice propre à diminuer la haine qu'elle devait attirer naturellement au nom portugais. Le temps aurait affaibli une impression qu'il croyait lui être avantageuse, et sans perdre un moment, il mit à

la voile à Goa au commencement de 1511 pour se rendre où l'ambition et la vengeance l'appelaient.

Sur sa route se trouvait l'île de Ceylan, qui a quatre-vingts lieues de long sur trente dans sa plus grande largeur, et n'est éloignée que de quinze lieues de la côte de Coromandel. Dans les siècles les plus reculés, elle était très-connue sous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées n'est pas venu jusqu'à nous. Tout ce que l'histoire nous apprend de remarquable, c'est que les lois y furent autrefois si respectées, que le monarque n'était pas plus dispensé de leur observation que le dernier des citoyens. S'il les violait, il était condamné à la mort; mais avec cette distinction, qu'on lui épargnait les humiliations du supplice. Tout commerce, toute consolation, tous les secours de la vie lui étaient refusés, et il finissait misérablement ses jours dans cette espèce d'excommunication.

Si les peuples connaissaient leurs prérogatives, cet ancien usage de Ceylan subsisterait dans toutes les contrées de la terre; et tant que les lois ne seront faites que pour les sujets, ceux-ci s'appelleront comme ils voudront, ils ne seront que des esclaves. La loi n'est rien, si ce n'est pas un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes, et qui abat ce qui s'élève au-dessus du plan horizontal sur lequel il se meut. La loi ne commande à personne, ou commande à tous. Devant

XI.
Établissement des Portugais à Ceylan.

vous apprendriez, lui dit-il, qu'on m'a chargé de fers, ou qu'on m'a fait mourir, je vous défends, comme votre général, de me secourir ou de me venger. Mettez sur-le-champ à la voile, et allez instruire le roi des détails de notre voyage.

Heureusement on ne fut pas réduit à ces extrémités. Le zamorin n'osa pas ce qu'il pouvait, ce qu'il voulait même, et l'amiral eut la liberté de joindre les siens. Quelques représailles exercées à propos lui firent rendre les marchandises, les otages qu'il avait laissés dans Calicut, et il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie son retour répandit dans Lisbonne. Elle se voyait au moment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple, aussi dévot qu'avidé, se flattait en même temps d'étendre sa religion par la persuasion, et même par les armes. Les papes, qui ne laissent pas échapper une occasion d'établir qu'ils sont les maîtres de la terre, donnèrent au Portugal toutes les côtes qu'il découvrirait dans l'Orient, et remplirent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On se présentait en foule pour le voyage des Indes. Treize vaisseaux sortis du Tage arrivèrent devant Calicut, sous les ordres d'Alvarès Cabral, et ramenèrent au zamorin quelques-uns de ses sujets qu'avait enlevés Gama. Ces hommes simples se louèrent des traitemens qu'ils avaient reçus; mais ce témoignage n'eut que peu d'effet.

Les premiers ennemis des Portugais prévalurent. Le peuple, séduit par leurs intrigues, massacra une cinquantaine de ces navigateurs. L'amiral, pour les venger, brûla tous les navires arabes qui étaient dans le port, foudroya la ville, et de là se rendit à Cochin, et ensuite à Cananor.

Les rois de ces deux villes lui donnèrent des épiceries, lui offrirent de l'or et de l'argent, et lui proposèrent de s'allier avec lui contre le zamorin, dont ils étaient tributaires. Les maîtres d'Onor et de Coulan, quelques autres princes, firent peu après les mêmes ouvertures. Tous se flattaient d'être déchargés des redevances qu'ils payaient, de reculer les frontières de leurs états, de voir leurs rades enrichies des dépouilles de l'Asie. Cet aveuglement général procura aux Portugais, dans tout le Malabar, une si grande supériorité, qu'ils n'avaient qu'à se montrer pour donner la loi. Nul souverain n'obtenait leur alliance qu'en se reconnaissant vassal de la cour de Lisbonne, qu'en souffrant qu'on bâtît une citadelle dans sa capitale, qu'en livrant ses marchandises au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvait former sa cargaison qu'après les Portugais; et personne ne naviguait dans ces mers qu'avec leurs passe-ports. Les combats qu'il fallait livrer n'interrompaient guère leur commerce. Un petit nombre d'entre eux dissipaient des armées nombreuses. Leurs ennemis les trouvaient partout, et partout fuyaient devant eux. Bientôt les bâtimens arabes,

ceux du zamorin et de ses vassaux, n'osèrent plus paraître.

Les Portugais, vainqueurs dans l'Orient, envoyaient continuellement de riches cargaisons dans leur patrie, où tout retentissait du bruit de leurs exploits. Peu à peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe apprirent la route de Lisbonne. Ils y achetaient les marchandises de l'Inde, parce que les Portugais, qui les allaient chercher directement, les donnaient à plus bas prix que les négocians des autres nations.

Pour assurer ces avantages, pour les étendre encore, il était nécessaire que la réflexion corrigât ou affermât ce qui n'avait été jusqu'alors que l'ouvrage du hasard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonstances. Un système bien combiné de domination et de commerce devait lier toutes les parties du grand édifice qu'on se proposait d'élever. Soit défaut de lumières, d'expérience ou de caractère, aucun des agens choisis par la cour de Lisbonne ne s'était trouvé propre à former ce grand ensemble. Le soin en fut enfin confié à Alphonse Albuquerque, dont le génie était connu, dont les talens étaient éprouvés.

x.
Conquête de
Goa par les
Portugais.

Le nouveau vice-roi se trouva encore plus grand qu'on ne l'avait espéré. Il comprit qu'il fallait à sa métropole un établissement facile à défendre, abondant en subsistances, qui eût une bonne rade, dont l'air fût sain, et où les Portugais, fatigués du trajet de l'Europe aux Indes, pussent re-

couvrir leurs forces. Il sentit que Lisbonne avait besoin de Goa, placée vers le milieu du Malabar, au seizième degré de latitude nord, dans une île de dix lieues de tour formée par le confluent de deux rivières qui, descendues des Gates, se jetaient dans la mer à trois lieues de la ville. De temps immémorial, cette grande cité avait fait partie du Décan; mais elle en avait été récemment détachée par Idalcan, qui, comme les autres commandans de province, avait profité de la faiblesse du gouvernement pour se rendre indépendant.

L'importance de la place devait réveiller ses anciens maîtres, pouvait exciter l'ambition des princes voisins. L'usurpateur crut se mettre à l'abri de tous les dangers en l'entourant d'un mur épais, de tours judicieusement placées, des ouvrages alors connus dans cette partie de l'Asie, et en fortifiant avec le même soin, avec la même intelligence les passages par lesquels on pouvait pénétrer dans l'île. C'étaient des précautions nécessaires, mais insuffisantes sans de bons défenseurs; et les lâches Indiens, les perfides Arabes, qui formaient la population de l'état, ne l'étaient point. Des Mameloucs, des Persans, des Turcs furent appelés. Cette milice inspira de la confiance aux peuples limitrophes, qui s'empressèrent de mettre leur industrie et leurs capitaux sous une protection dont ils n'avaient pas joui dans les lieux de leur origine. Les encouragemens qu'on recevait du nouveau souverain, la beauté d'un pays

qui fournissait largement aux besoins, aux délices même de la vie, étaient encore des motifs qui appelaient impérieusement les étrangers.

Tel était l'état des choses lorsque Idalcan s'éloigna de sa capitale pour aller couvrir ou étendre ses possessions. Albuquerque saisit ce moment pour l'exécution du plan qui l'occupait tout entier depuis quelque temps. Il se présenta aux portes de Goa, les força, et n'acheta pas chèrement un si grand avantage.

Averti du malheur qui venait de lui arriver, le prince indien ne balança pas sur le parti qu'il lui convenait de prendre. D'accord avec ceux-là mêmes qui lui faisaient la guerre, et qui avaient à un certain point le même intérêt que lui, il marcha sur Goa avec une célérité inconnue jusqu'alors dans son pays. Les Portugais, divisés entre eux et mal affermis dans leur conquête, se virent hors d'état de s'y maintenir : ils se réfugièrent sur leur flotte, ne quittèrent point la rade, et envoyèrent demander des secours à Cochin. Pendant qu'ils les attendaient, les vivres leur manquèrent. Idalcan leur en offrit, et leur fit dire *que c'était par les armes et non par la faim qu'il voulait vaincre*. C'était alors l'usage dans cette région que les armées laissassent passer des subsistances à leurs ennemis. Cependant le général portugais refusa les offres qu'on lui faisait : *Je ne recevrai*, répondit-il, *des présents d'Idalcan que lorsque nous serons amis*. Il attendait toujours des secours, que des

intrigues trop bien combinées lui faisaient opiniâtrément refuser.

Cette désobéissance aux ordres absolus d'un chef légitimement revêtu de l'autorité publique était un crime ; mais il est probable que, contre la volonté des subalternes jaloux ou vindicatifs qui se l'étaient permise, elle servit plus utilement Albuquerque que ne l'aurait pu faire une soumission aveugle. Ce général, qui se désistait difficilement des projets qu'il avait conçus, se proposait d'attaquer sans coup férir la place qu'il venait de perdre. Tout porte à penser que, quelques renforts qu'on lui eût fait passer, il n'aurait pas réussi à vaincre la résistance que lui aurait opposée un peuple aigri par les cruautés et les brigandages qu'il venait d'éprouver, une garnison qui avait plutôt manqué de capacité que de courage, une armée aguerrie et disciplinée, un souverain qui avait sa gloire et sa couronne à conserver.

Le vice-roi n'eut pas plus tôt rétabli la subordination parmi les siens, qu'il s'occupait secrètement des moyens de recouvrer une conquête importante que des circonstances malheureuses lui avaient arrachée. Ses préparatifs étaient à peine finis, que l'occasion d'en faire usage se présenta en 1510. Idalcan avait été de nouveau forcé de se porter sur les frontières de ses possessions, et d'abandonner à ses lieutenans le soin de défendre sa capitale. Ils répondirent si mal à sa confiance, qu'à l'approche des Portugais ils abandonnèrent